

neux du côté de sa belle-mère et, la désignant à une de ses amies :

— Elle pleure ! fit elle à voix basse, ah ! elle pleure ! Elle se presse, Anita, car je te jure qu'elle aura d'autres larmes à verser !

M. de Czernyi et sa femme ne restèrent que peu de temps au bal, où ils laissèrent les jeunes gens. Vers minuit ceux-ci rentrèrent. Herminia avait l'œil en feu, la joue empourprée. Elle s'avança vers la comtesse :

— Adieu, lui dit elle. Je vais me coucher, j'ai trop bu !

Wilhelmine la regarda fixement avec un sentiment de répulsion douloureuse qu'elle réprima en apercevant la figure grave de Rodolphe. Les Flémings avaient abandonné leur fille au moment où la bénédiction du prêtre lui avait donné un autre nom. Fidèle aux traditions de suprême bienséance dans lesquelles elle avait été élevée, la comtesse se chargea de conduire dans la chambre nuptiale la fiancée, qui ne comprenait rien à de pareils ménagements ; puis, quand elle eut refermé sur Rodolphe la porte du sanctuaire, elle vint tomber à demi morte dans les bras de M. de Czernyi, qui la pressa silencieusement contre sa poitrine. Un torrent de larmes soulagea bientôt le cœur de la pauvre mère et, pour la première fois, alors qu'il était trop tard, le comte vit clair dans cette âme d'élite et frissonna en lui-même en songeant à l'avenir.

Pendant que ces scènes intimes se déroulaient dans le secret de la nuit, il s'en passait une autre, étrangement significative, dans un quartier opposé de la ville. Tous les jeunes gens de Chirimayo avaient été mis en réquisition pour le bal du gouverneur et se seraient gardés de manquer une si belle occasion de danses et de libations joyeuses ; mais en même temps que le papier officiel annonçait